

José Acquelin, Dany Boudreault, Thierry Dimanche

Hugues Corriveau

Numéro 127, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36762ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2007). Compte rendu de [José Acquelin, Dany Boudreault, Thierry Dimanche]. *Lettres québécoises*, (127), 35–36.

☆☆☆☆

José Acquelin, *L'absolu est un dé rond*, Montréal, Les Herbes rouges, 2006, 114 p., 14,95 \$. Beauté d'ailleurs

Écouter battre le pouls du monde

« Un coup de dé jamais n'abolira le hasard », disait Mallarmé. Pourquoi ne serait-il pas rond, cet objet accueillant tous les possibles ?

SI, PAR MÉGARDE, LA VIE

Livre de la sagesse éperdue, ou ordinaire, ou inaccessible, *L'absolu est un dé rond* s'ouvre sur « Alcool », d'une telle tranquillité que le rythme imposé par ces quatrains contraint le lecteur à la lenteur. Le chant intérieur prend la mesure d'une âme en voyage, soumise au décalage temporel : « le poème est un porte-mental / qui cherche le cœur creux des choses » (« Omar Khayyâm hôtel », p. 11)

EN SON ÂME ET CONSCIENCE

Méditation reprise en mélodie, ce recueil essaie de comprendre le sens du devenir, le fait du présent, ce qui peut bien perdurer. Enquête sur l'état premier du soi vivant, ces poèmes dérivent de la pensée philosophique à l'éphémère vérité des images. « Exercice spirituel », dialogue avec la mort, le texte devient prétexte à un étonnement relatif devant le réel : « quand on laisse grandir ses mains / en ne faisant rien d'utile / le temps est une mouche / qu'on regarde prier / sans peur d'être tué » (p. 30). L'incongruité des images, José Acquelin n'en a pas peur, bien au contraire. Cette façon de se laisser happer



JOSÉ ACQUELIN



par le surprenant raccord des mots ouvre à sa poésie des possibilités sans fin de créer l'improbable.

À L'INFINI DE SOI

Voilà bien le maître mot de ce livre en forme de prière pour que la vie ait droit à sa propre fin. Voilà bien le mot juste pour que s'accomplisse avec rigueur la prise de conscience qui cherche à se déployer dans ce recueil. Quête prise et reprise, quête du sens de la vie, de l'amour, de la mort soutenant la vie, de l'existence de soi dans les ailleurs improbables du monde, tout le recueil prend et reprend cette idée de trouver une place à la joie, à la peine, à marier les amoureux en leurs corps, en leurs yeux. Ruptures obstinées en forme de vers, les idées fusent dans leur contradiction assumée. Le livre est porteur du Janus

immédiat qui fait de la vie son contraire, qui propose une pensée pleine de son avers et de son envers. Ou encore, c'est cette manière bien particulière de vouloir épuiser les possibles, comme ici « L'imaginaire » :

C'est le réel plus réel que la réalité. C'est quand quelqu'un parle et dit quelque chose de plus que ce qu'il dit, qui est encore plus fort que tout ce qu'il aurait pu imaginer avec des paroles aussi simples. C'est quand on ne fait plus rien, qu'on se fout de ce qu'on est, qu'on jouit d'être là, pour rien et pour tout, devant, dans et par la folie des électrons, calme comme un satellite qui passe entre les étoiles et la terre, sans gravité théâtrale, sans relativisme poétique. (p. 100)

L'absolu est un dé rond est un livre qui ne peut se lire en une seule fois, tellement la prouesse impérative que le sens met à fuir et à revenir est exigeante, mais dans le bon sens du mot, car elle appelle l'intelligence. Mais faudrait-il qu'ici le critique dise avec l'auteur : « Je suis inutile, pareil au poète devant un poème meilleur que sa vie. // Je ne sais toujours pas si le bonheur vaut la peine du malheur qu'il met à nu. » (« Le monde est une maladie : guérissez de tout », p. 22) Une chose est certaine, le bonheur tient aussi, parfois, à la poésie.

☆☆☆☆ 1/2

Dany Boudreault, *Voilà*, Montréal, Les Herbes rouges, 2006, 66 p., 12,95 \$.

Alors, Voilà, c'est dit !

Constats.

En quatrième de couverture de *Voilà*, on lit que Dany Boudreault « a fait paraître un premier livre de poésie, *Et j'ai entendu les vieux dragons battre sous la peau*. Or, en 1998 (voudrait-il le faire oublier ?) paraissait



son véritable premier recueil, *Jet d'encre*, aux Éditions Félix (n'oublions pas que l'auteur est né en 1983). On le voit, tout en naïveté, sur la page couverture de ce premier recueil, penché sur une feuille au moment d'écrire, une plume d'oiseau à la main. C'est touchant. Mais par chance, il y avait là quelques bons textes, du moins suffisamment pour qu'en ces pages mêmes, j'aie alors imaginé qu'un poète allait advenir, un jour. C'est ce qu'il nous avait prouvé avec ses *Dragons*, c'est ce qu'il continue de faire avec son tout nouveau titre.

LONG POÈME DÉFERLANT

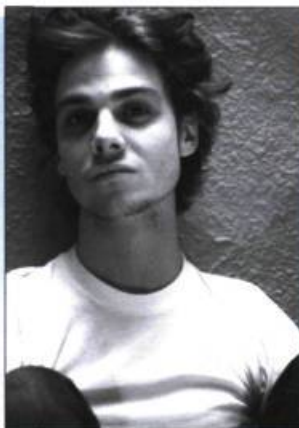
À la manière de son livre précédent, Boudreault nous offre un long poème morcelé, trouvant le souffle et l'énergie de poursuivre son désir. « Je ne sais plus par où vivre. / Respire-moi » (p. 12), écrit-il en une formule saisissante. C'est que le poète cherche sa place dans la ville, veut trouver une manière adéquate de dépasser la conscience du désastre

relatif qui l'entoure. Où trouver appui quand on sait que « les conseils sont tristes comme des bungalows » (p. 13) ? S'il est vrai que « les enfants vivent / c'est un poème de vivre jusqu'ici » (p. 14), c'est aussi vrai qu'il y a bien quelque part une partie de soi-même à traverser !

DES LIEUX POUR SURVIVRE

Dans des villes écorchées, des lieux inattendus dessinent un paysage de survie pour celui qui veut, contre la misère de l'âme, s'immiscer dans le réel :

*Nous ne faisons rien avec précision
nous avons un pied dans la neige sale
l'autre dans l'amour
alors c'est comme ça
comme ça que ça se passe
nous nous soudons dans la peur inouïe
bagards fragiles surtout
à Pompéi après Jésus-Christ (p. 17)*



DANY BOUDREAUULT

Et même quand quelque lueur vient dans le désordre noir des choses, on sent le poète tendu vers ses démons : « nous nous comblons de nous / je t'aime c'est horriblement ça la vérité » (p. 21). S'il fallait aussi constater cette vérité catastrophique « tous les hommes c'est la mort exacte » (p. 24), que nous resterait-il ? La poésie serait-elle suffisante pour accéder à un ailleurs, à une perversion de la souffrance ? Ainsi, « parfois nous ne savons plus vraiment / comment être vivants / puis ça revient / nous revisitons l'hémorragie / nous parlons du miracle du désert » (p. 26).

ET IL Y A EUX, AUSSI

Ghislain ou Johanne ? Que viennent-ils dire du monde, eux, comme apparus sans prévenir sur leur terre défrichée, avec leurs roches lourdes à la main ? Ils sont là pour une certaine truculence, parce qu'ils s'incarnent, parce qu'ils donnent du poids vocal à cette poésie, plus près de l'oralité que des prouesses élégantes et stylistiques, parce que le souffle de la terre en eux émerge. Le sexe garant de la survivance du désir, l'autre en son désir. Ce recueilli a du souffle, une voix forte et qui emporte. Cette voix est un scalpel qui essaie de couper court à la peur de vivre.

☆☆ 1/2

Thierry Dimanche, *L'aurore marâtre*, Québec, Le lézard amoureux, 2006, 88 p., 15,95 \$.

Martyre et poésie

est claire, le but recherché tient, lui, de l'inattendu, dont l'humour même en ce sujet n'est pas exclu : « Ils étaient beaux tes cheveux / de ton vivant / mais ta disparition / nous la friserons // cela n'a presque / aucun sens // une autre fleur malade // sur le fumier du monde / a chuté. » (« Je la friserai ») S'offrent alors pour le lecteur des routes possibles en partance pour une prise de conscience des violences ordinaires, des catastrophes intimes.

DÉROUTER L'ÉVÈNEMENT

Donc, à partir du martyre d'une enfant assassinée, Thierry Dimanche convoque le mal à vivre ou à survivre, pour accéder à un état de conscience, pour ouvrir à de plus hautes dimensions la tragédie humaine. Même dans les plus incongrues

descriptions, on sent une volonté, chez le poète, d'une certaine transcendance : « Pour son anniversaire / elle leur fit un bouillon / avec ses broches à dents // jamais plus / on ne souillerait sa bouche / de lessive / ou d'une autre hygiène // fumantes / les broches brouillèrent le séjour / firent tousser la famille // pour des crachats lisibles / où l'on décoderait / quelques accusations. » (« Brosches brûlées »)

PENSER LE DRAME

À la fin du recueil, l'auteur cite, entre autres, Jacques Brault qui écrit dans *Chemin faisant* : « Notre littérature raconte une histoire de petite misère et de grandiloquence » ; mais aussi ces vers de

Miron dans *L'homme rapaillé* : « la souffrance la pas belle et qui déforme / est dans l'âme un essaim de la mort de l'âme ». Il faut saisir alors toute la portée référentielle de cette histoire malheureuse d'Aurore qui fait écho à notre misère collective, parfois immergés que nous sommes dans une recherche de cohésion, malgré la cruauté. Dans « L'épithaphe inaugurale » qui clôt le recueil, l'auteur déclare : « Ils se réjouissent dans la souffrance / comme des chiens ivres dans une poche. » Ivres de savoir la vérité ontologique de toute violence.

Autour d'un mythe malheureux.

Avouons-le, l'idée est incongrue que de vouloir déployer son imaginaire poétique autour d'Aurore, l'enfant martyre de toutes les mémoires.

DANS LES JUPES DE LA MÉCHANTE

Et pourtant, dans son *Aurore marâtre*, c'est bien elle qui est conviée « au rendez-vous de la faucille », comme disait l'autre. Mais une Aurore que chacun porterait en lui-même, semblable à cette référence incontournable de la « psycho pop », à savoir l'enfant en soi, son enfant caché. Dans la présentation du recueil, on dit ceci : « Qui est la victime, qui est le bourreau dans ces noces entre l'apitoiement et la cruauté ? Ce sera au lecteur de départager cela parmi une mosaïque expressionniste au ton original, où sont réactivés bon nombre d'instincts ambivalents de notre psyché collective. Vous avez dit politique subconsciente ? » Déjà surprenante, cette présentation est à l'image du recueil lui-même.

PRÉTEXTE SORDIDE

Le plus récent recueil de Thierry Dimanche, sans être masqué par l'image de référence inaugurale, propose une investigation en pays mythique. Si la référence

